

Quand l'assassin, c'est l'écrivain

Le cas de Boris Savinkov

Être un artiste ne dispense pas toujours d'être un meurtrier. On peut recenser, dans l'histoire des arts, un certain nombre d'assassins : du côté des peintres et sculpteurs, Benvenuto Cellini, ou le Caravage ; chez les musiciens, Carlo Gesualdo ; chez les écrivains, François Villon. Aujourd'hui, en Pologne, un certain Krystian Bala, auteur de romans policiers, croupit en prison pour avoir commandité le meurtre de l'amant de sa femme, avant de décrire l'opération dans un de ses livres. J'ignore cependant s'il s'agit d'un grand écrivain.

Mais une chose est sûre : dans cette liste assurément non exhaustive, il s'agit à chaque fois de meurtres passionnels, provoqués par la jalousie ou survenus au cours d'une rixe. Il ne s'agit en aucun cas de meurtres pensés, perpétrés dans un but politique ou idéologique ; de meurtres justifiés, déclarés nécessaires, et hautement revendiqués. Tous les noms que j'ai cités sont des noms d'artistes qui, un jour, tuèrent. Pour autant, leur œuvre n'est pas une méditation sur le meurtre.

L'écrivain dont je vais parler maintenant est d'une tout autre trempe. Il n'a tué ni par jalousie ni par colère, mais par décision politique et par métier. Et son œuvre littéraire est tout habitée par le terrorisme meurtrier dont il se réclame. Sans doute n'est-il pas un « salaud » à proprement parler, en tout cas pas au

même titre qu'un bourreau nazi. Néanmoins cet auteur-narrateur d'une espèce plutôt rare nous place en face de questions assez vertigineuses : pourquoi jugea-t-il bon d'écrire ? Pour minimiser la gravité de ses crimes ? Ou bien au contraire pour les glorifier et démontrer la justesse de sa cause ? Son écriture est-elle une prise de distance, voire une expiation, ou tout au contraire un manifeste terroriste ? Et quelle foi pouvons-nous avoir dans ses propos ? Bref, cet homme est-il bon, est-il méchant ? menteur ou véridique ? Mais ces questions mêmes, ne sont-elles pas trompeuses ? C'est à quoi je vais tenter de réfléchir.

*

Boris Savinkov (1879-1925), est né à Kharkov en Ukraine. Il a suivi des études de droit à Saint-Pétersbourg, avant d'être exclu de l'Université en 1899 pour cause de militantisme social-démocrate. Deux ans plus tard, il est arrêté et assigné à résidence à Vologda par le régime tsariste. Il quittera illégalement la Russie en 1903 pour y revenir l'année suivante et y organiser des attentats retentissants, notamment contre Viatcheslav Plehve, chef de la police et ministre de l'Intérieur, en 1904, et contre le grand-duc Serge, beau-frère du tsar, en février 1905. Lors de ce dernier attentat, le lanceur de bombe fut un certain Kaliayev : celui-là même dont Camus fera le héros de sa pièce de théâtre *Les Justes* (en 1949)¹. Arrêté en 1906, Savinkov est condamné à mort, s'évade, rejoint la France où il écrit, en 1908, un roman, ou si l'on préfère, un récit intitulé *Le cheval blême*. Ce livre s'inspire notamment de l'assassinat du grand-duc Serge, et fait de Kaliayev, bien avant Camus, l'un de

¹ Camus aurait lu *Le Cheval blême* et *Ce qui ne fut pas* (cf. A. Camus, *Œuvres complètes*, vol. III, Bibl. de la Pléiade, Gallimard, 2008, p. 1180 et note 2).

ses personnages. Le terroriste écrivain, installé pour quelques années à Paris, est accueilli à bras ouverts par le monde littéraire parisien, car il est gentleman, séducteur et cultivé. Apollinaire, dans les cafés de Montparnasse, l'appelle affectueusement : « Notre ami l'assassin ».

Cependant, ni la vie ni l'œuvre de Savinkov ne s'arrêtent là. D'abord engagé volontaire en 1914 comme correspondant de guerre sur le front français, il retourne en Russie en 1917 pour occuper un poste politique important : il sera l'adjoint de Kerenski au ministère de la guerre, avant de former une association clandestine antibolchevique. Dès lors, il s'engage carrément aux côtés des Blancs de l'amiral Koltchak, avant de chercher une troisième voie entre Blancs et Rouges (ceux qu'on appellera les Verts). Durant la guerre civile qui ravage la Russie, et dont l'issue est encore incertaine, il cherche des soutiens, notamment auprès de Churchill, qui le tenait en haute estime.

Trahi par des agents qui lui font croire à l'existence de démocrates libéraux en Russie, qui seraient prêts à agir avec lui contre le bolchevisme, il revient dans son pays en août 1924, mais se fait arrêter aussitôt. Il est condamné à mort (c'est donc la deuxième fois), mais comme, dans un retentissant article de la *Pravda*, daté d'octobre 1924, il proclame son ralliement au parti de ses geôliers, sa peine est commuée en dix ans de prison. Les bolcheviks se disent sans doute qu'il peut encore servir. Ses conditions de détention sont alors confortables et même princières. Cela ne l'empêchera pas de se suicider à la Loubianka, le 8 mai 1925. Certains historiens considèrent qu'il y fut assassiné, mais la thèse du suicide est cependant la plus probable.

*

Cependant, ce qui nous intéresse ici, c'est que Boris Savinkov est un écrivain, et, disons-le tout de suite, un remarquable écrivain. Outre *Le cheval blême*, il est l'auteur d'un bref et saisissant roman, intitulé, lui, *Le cheval noir*, qui raconte des scènes, souvent effroyables, de la guerre civile. La force de ce dernier texte n'est pas sans rappeler celle de *Cavalerie rouge*, d'Isaac Babel, qui fut de son côté l'acteur ou le témoin de scènes et d'atrocités comparables. On conserve aussi, de la plume de Savinkov, des souvenirs de prison, ainsi qu'un ouvrage au titre bien étrange, presque oulipien : *Ce qui ne fut pas*.

Cet homme fut donc un écrivain, et nullement par accident. Un écrivain hautement conscient des exigences de la littérature. Il note par exemple dans son journal : « Je connais mon défaut. C'est la sécheresse, non de la langue, mais de la description. Mais la langue peut être un ennemi. Chaque jour je lutte contre elle : je cherche des épithètes, je traque les rimes, je souligne le rythme. Ils sont peu, ceux qui sentent le rythme et même ceux qui se doutent seulement de son existence. »²

Savinkov, incontestablement, fut de ceux qui « sentent le rythme ». Un rythme, voire une musique, bien perceptibles dans ses textes, même en traduction. Il se place sous l'invocation de Mikhaïl Lermontov, et de son roman *Un héros de notre temps*, qu'il considère comme une sorte de poème en prose, et dont il voudrait retrouver les prestiges. Lermontov, en outre, campe dans son livre un personnage double, Petchorine, à la fois acteur et observateur de sa vie. Et Savinkov se sent forcément proche d'un tel personnage.

Le Cheval blême s'inspire donc de l'attentat contre le grand-duc Serge. Mais ce livre va bien au-delà de son anecdote, si sanglante et spectaculaire soit-elle. Non seulement Savinkov

² Cf. B. Savinkov, *Journal*, 11 avril 1925, cité par L. Jurgenson, préface à *Cheval noir*, Anabet Éditions, 2008, p. 17.

retravaille la réalité, prenant des libertés avec l'histoire, notamment en combinant et en concentrant des faits liés à plusieurs attentats différents, réussis ou manqués, mais surtout il transforme, voire transfigure cette réalité par la force d'une écriture à la fois tranchante et visionnaire.

Si Lermontov est pour Savinkov un modèle littéraire, son nom n'est pas cité dans le *Cheval blême*. Cependant, un autre nom d'écrivain surgit à maintes reprises sous la plume de Savinkov : celui de Dostoïevski. En outre, c'est à l'Apocalypse de Jean que notre écrivain assassin a emprunté le titre de son ouvrage. En effet, le huitième verset du sixième chapitre de l'Apocalypse dit ceci : « Et je vis venir un cheval blême. Son cavalier s'appelle "la Mort" et il était suivi du séjour des morts ». Ce verset figure en épigraphe du livre, accompagné d'un autre texte biblique, tiré, lui, de la première Épître de Jean³.

*

Cette double présence, constante, obsédante, de Dostoïevski et du Nouveau Testament, mais singulièrement de l'Apocalypse, est évidemment liée à la thématique, ou pour mieux dire à l'interrogation fondamentale du livre de Savinkov. Le narrateur du *Cheval blême*, prénommé Georges, ne cesse de se poser la même question que Raskolnikov, le meurtrier de la vieille dans *Crime et châtiment* : a-t-on le droit de tuer, et si oui, qu'est-ce qui donne ce droit ? Accessoirement, il évoque aussi la figure de Smerdiakov, celui qui, dans les *Frères Karamazov*, assassine Fiodor, le père⁴.

³ Cf. B. Savinkov, *Le cheval blême*, Phébus, Libretto, 2003, p. 33.

⁴ *Op. cit.*, p. 45.

Quant à l'Apocalypse, Georges y voit la « révélation de la mort » (pour reprendre, cette fois, un titre de Léon Chestov), non la promesse d'un au-delà paradisiaque : la mort est notre destin, elle est notre terre et notre ciel, elle est notre sang. Et verser celui d'autrui, pour Georges, c'est se mettre au service de cette mort qui sans doute n'a pas besoin de nous pour agir, mais qui tout de même se réjouit et se repaît de notre enthousiasme meurtrier. Il faut aider la mort, et c'est pourquoi Georges se décrit lui-même en ces termes, entre deux attentats : « Je suis le maître de l'atelier du sang. Et je me remettrai au travail. »⁵ Georges s'identifie à ce cheval blême qui porte la mort dans sa course, et lui donne des ailes. Athée et nihiliste, il dira de lui-même : « Je suis seul. Je n'ai pas de Dieu, je suis moi-même Dieu »⁶. Formule qui reprend d'ailleurs presque mot pour mot celle d'un troisième personnage dostoïevskien, le Kirilov des *Possédés*.

Mais il faut parler d'un autre personnage du livre, Vania Kaliayev, qui lancera la bombe sur le carrosse du grand-duc. Kaliayev, lui, est un chrétien fervent, et c'est au nom de l'amour qu'il devient terroriste. « Je crois au Christ », s'écrie-t-il, « j'y crois. Cependant je ne suis pas avec lui. J'en suis indigne, car je suis dans la boue et la sang. Mais dans sa miséricorde le Christ sera avec moi. »⁷. Ou encore : « Je vais tuer, et en même temps je crois au Verbe, je vénère le Christ. Je souffre, je souffre... »⁸. Sa profession de foi, il l'exprime en ces termes : « Tue, pour

⁵ *Op. cit.*, p. 177.

⁶ *Op. cit.*, p. 69.

⁷ *Op. cit.*, p. 45.

⁸ *Op. cit.*, p. 63.

qu'on ne tue plus. Tue, pour que les hommes vivent selon Dieu, pour que l'amour sanctifie le monde »⁹.

Pour s'arracher à sa contradiction, Kaliayev veut mourir dans son attentat, et sa seule crainte serait d'en réchapper. Du coup il invoque cette formule de l'Apocalypse : « Ils chercheront la mort et ils ne la trouveront pas »¹⁰. Mais il invoque encore plus souvent l'Évangile de Jean, et ses appels à l'amour. Ainsi lira-t-il à Georges, dans un état d'exaltation extrême, hautement dostoïevskien, tout le récit de la Résurrection, dans la version de l'Évangile de Jean.¹¹

Tels sont les deux personnages principaux du livre de Savinkov : celui qui croit au Ciel et celui qui n'y croit pas. Mais l'aura mystique du terrorisme est si grande dans cette Russie de la première décennie du XX^e siècle que le narrateur lui-même, l'athée, le nihiliste, prononce des phrases comme celle-ci : « Il n'y a pas d'amour, pas de monde, pas de vie. Il n'y a que la mort. La mort comme couronnement et la mort comme couronne d'épines »¹². En d'autres termes, Georges, tout en proclamant son athéisme et son nihilisme absolus, se décrit, lorsqu'il tue, sous les traits paradoxaux d'un Christ crucifié, c'est-à-dire comme celui qui *reçoit* la mort pour l'amour des hommes. Est-ce à dire que tout bien pesé, il n'y aurait pas de différence entre Georges et Kaliayev ? Non, il faut plutôt comprendre que pour Georges, la mort – qu'on la donne ou qu'on la reçoive – est *une*, indistincte et toute-puissante. Le Christ et ses bourreaux sont interchangeable, égaux par la mort et dans la mort.

⁹ *Op. cit.*, p. 101.

¹⁰ *Op. cit.*, p. 45.

¹¹ *Op. cit.*, p. 97-101.

¹² *Op. cit.*, p. 115.

*

Tuer, pour Kaliayev, c'est se perdre et se sauver en sauvant l'humanité. Pour Georges, c'est reconnaître au néant sa vérité. Il faut convenir que ces attitudes extrêmes, et cette mystique du sang, sous le signe de l'Apocalypse, ne sont pas propres à l'univers du seul Savinkov. D'autres écrivains russes de cette époque en sont obsédés. On peut songer notamment à des poètes comme Alexandre Blok, au penseur Vassili Rozanov mais aussi au couple d'écrivains symbolistes Dmitri Merejkovski et Zinaïda Hippus, qui ont théorisé cette violence mystique en une véritable théologie de la révolution¹³, et qui d'ailleurs furent les parrains littéraires de l'auteur du *Cheval blême*¹⁴. Avec l'Apocalypse, Dostoïevski hante la littérature russe du tournant du XX^e siècle. Pour cette génération qui verra surgir, de la violence anarchique du terrorisme, la violence organisée du nouveau pouvoir russe, l'auteur des *Possédés* est une référence, une inspiration constante. Décidément, l'esprit de ce temps, en Russie, est comme un tissu serré, sanglant, dont la trame est l'Apocalypse, et la chaîne, Dostoïevski.

Je voudrais à ce propos signaler l'existence d'un texte extraordinaire de pénétration, écrit dès 1919 par le tout jeune Joseph Kessel (alors âgé de 21 ans), et qui s'intitule « le bolchevisme à travers Dostoïevski ». Kessel y montre admirablement que les principaux traits des hommes qui ont fait l'histoire russe de 1905 à 1920 sont préfigurés par des personnages de l'auteur des *Possédés* : goût des extrêmes, don total de soi-même à l'« idée », soumission absolue à des

¹³ Cf. Julia Scherrer, « Pour une théologie de la révolution, Merejkovski et le symbolisme russe », *Arch. Sc. Soc. des Rel.*, 1978, 45/1, pp. 27-50.

¹⁴ Sur les relations de Savinkov et Z. Hippus, cf. J. Scherrer, *art. cit.*, p. 43-44, 49.

passions intellectuelles, acharnement au sacrifice – celui de soi-même et celui des autres.

Le *Cheval blême* de Savinkov n'est donc qu'une expression, parmi d'autres, de cette Russie fiévreuse et convulsive qui allait engendrer de si nombreux crimes mais également de si nombreux chefs-d'œuvre – tant il est vrai que l'absolu, s'il tue les hommes, fait vivre l'art.

*

Mais je reviens à la singularité de Savinkov. Que faut-il penser de ce texte dont l'auteur fut lui-même un assassin ? On me dira peut-être que je fais trop grand cas de cette circonstance biographique. Après tout, la Russie était ravagée et bouleversée par la guerre et la violence. Elle vivait sous le signe de la mort donnée et reçue. D'autres écrivains russes de cette époque, comme Babel ou Boulgakov, pris dans les violences de la guerre, ont été amenés à tuer des hommes. Mais tout de même, entre leur expérience et celle d'un Savinkov, il reste une différence. Le terroriste entretient avec la mort un rapport qui n'est pas celui du soldat. Après la bataille, le soldat fait son rapport au général. Après l'explosion d'une bombe, le terroriste, s'il survit, doit se justifier devant lui-même.

Comment le fait-il ? C'est là que se pose dans toute son acuité la question du narrateur de Savinkov, ce Georges qui est, peu ou prou, un double de l'auteur : que cherche-t-il ? Essaie-t-il, malgré la présence autour de lui de personnages dont les vues sur le terrorisme sont différentes des siennes, de démontrer que sa conception seule est juste et nécessaire ? Fait-il une apologie du crime révolutionnaire ? La réponse, heureusement, sera complexe.

Autre énigme : le livre de Savinkov ne parle pas seulement de meurtre, mais aussi d'amour (l'amour partagé mais

impossible avec une certaine Elena, et l'amour refusé d'une autre femme, Erna). De même y trouve-t-on des pages de pure sensibilité au monde naturel, et singulièrement au passage des saisons. Quel est le sens de telles pages ? Font-elles partie d'une stratégie destinée à envelopper le lecteur dans une douce lumière d'humanité, afin de mieux l'entraîner dans la nuit de l'inhumain ?

Enfin, derrière le narrateur, l'auteur, qui me reconduit aux questions que je posais en commençant : un homme qui de ses propres mains accomplit l'œuvre de mort, qu'a-t-il besoin de mettre son expérience en mots ? Qui veut-il convaincre ? Comment se fier aux justifications d'un tel individu ? Cet écrivain tueur, quel crédit lui accorder ?

*

Ma réponse à ces interrogations ne sera paradoxale qu'en apparence. Je crois qu'il n'existe pas beaucoup de narrateurs ni d'auteurs dont la parole soit *plus* fiable que celle de Boris Savinkov. Non pas pour la raison simple et triviale qu'il parle de ce qu'il connaît de l'intérieur. S'il suffisait d'avoir vécu quelque chose pour en bien écrire, et pour en extraire le suc de vérité, la terre pullulerait de grands écrivains. Ce n'est pas non plus parce que Savinkov était sincère et n'éprouvait aucune réticence à appeler un chat un chat. La sincérité n'est pas gage de fiabilité. L'on peut fort bien être sincère et se tromper sur soi, ou donner de soi-même une image qui, même dépourvue de complaisance, n'en serait pas moins inexacte.

À vrai dire, je crois que si la parole de cet assassin-écrivain compte parmi les plus fiables qui soient au monde de la littérature, ce n'est pas parce qu'il est un assassin et qu'il le reconnaît, mais tout bêtement parce qu'il est un écrivain. J'entends pas là qu'il ne prétend jamais dire le vrai, mais

seulement dire le monde. En littérature tout au moins, le plus sûr moyen de ne pas mentir est de ne pas prétendre à la vérité. C'est parce que son livre a la richesse ambiguë, inépuisable, d'une œuvre littéraire authentique, que nous pouvons faire confiance à Boris Savinkov, ce styliste tueur.

Dimitri Merejkovski, après avoir relevé dans le *Cheval blême* les influences de Dostoïevski et de Nietzsche, terminait sur ces mots son éloge de l'ouvrage : « Si l'on me demandait en Europe quel est le livre le plus russe et celui qui permet de juger de l'avenir de la Russie, après les grandes œuvres de Tolstoï et de Dostoïevski, j'indiquerais *Le Cheval blême*.¹⁵ »

Ce n'est qu'à peine exagéré. De ce livre, écrit dans un style dépouillé, sobre, exact, attentif, sans pathos, s'élève une musique âpre et brutale de sensations, de pensées, de sentiments, d'idées, de paysages, de paroles et de cris. Une musique à la fois proche du dernier Scriabine – furieusement mystique – et du jeune Prokofiev – barbare, sarcastique et sauvage.

Bien sûr, à la différence d'une musique, ce texte propose aussi des idées. Il met en mots ce qu'on pourrait appeler une vision du monde. Mais de cette vision, chacun peut juger comme il lui plaît, dans la totale et vertigineuse liberté qu'offre l'œuvre de mots, quand elle est digne de ce nom.

Exemple d'une interprétation, tendancieuse mais passionnante : on la doit au jeune Georg Lukács, qui trouvera dans le livre de Savinkov une justification décisive de la violence politique en général, et bolchevique en particulier. En effet, le *Cheval blême*, selon lui, montre des terroristes qui sacrifient non seulement leurs victimes, éventuellement leur propre vie, mais surtout leur propre âme. Or ce dernier sacrifice leur donne, selon Lukács, le droit définitif à la violence...

¹⁵ Cité in *op. cit.*, p. 29.

Les méditations de Camus n'iront pas dans un sens très différent, sauf que Camus refusera de voir dans le sacrifice de son âme par le terroriste le commencement d'une dialectique triomphante, et moins encore la justification du léninisme. Son Kaliayev est plus proche de celui de Savinkov que celui de Lukács. Car le Kaliayev de Savinkov ne résout certainement pas la contradiction sanglante où le philosophe marxiste hongrois voit une belle opposition dialectique, et l'aube d'un avenir radieux¹⁶. Bref, il ne prétend pas détenir le dernier mot de son propre mystère.

Ce qui est sûr, c'est que Georges, le narrateur du *Cheval blême*, n'est pas tout d'une pièce, et que son terrorisme appelle plusieurs interprétations. Le plus souvent, Georges s'affirme nihiliste. Il répète que tout lui est égal¹⁷, que tout lui est étranger¹⁸, que tout lui est indifférent¹⁹. Mais à d'autres moments, il crie sa haine pour l'autocratie²⁰, quand il n'exhale pas sa passion pour le terrorisme à l'état pur : « Que serait ma vie sans le terrorisme ? », s'écrie-t-il, comme un drogué parle de sa drogue.²¹ De loin en loin, c'est une autre musique, encore,

¹⁶ Il ne prétend pas dire la vérité. Et dès lors tout, dans son livre, est vrai. J'ai la plus grande admiration pour Camus, mais lorsque dans ses *Justes* il fait dialoguer Annenkov (alias Savinkov) avec Kaliayev, ses dialogues n'ont pas toujours l'intensité de ceux du *Cheval blême*. Là encore, on sera tenté de dire : c'est parce que Camus n'y était pas, à ces attentats, tandis que Savinkov y était. Mais derechef, il faut répondre que pour l'écriture, ce qu'on appelle l'expérience vécue n'est pas toujours nécessaire, et jamais suffisante.

¹⁷ *Op. cit.*, p. 73

¹⁸ *Op. cit.*, p. 115.

¹⁹ *Op. cit.*, p. 155.

²⁰ *Op. cit.*, p. 68.

²¹ *Op. cit.*, p. 124

qu'il nous fait entendre. Il se rappelle soudain dans quelles circonstances il a tué pour la première fois. Sa victime ne fut pas un homme, mais un lièvre, au cours d'une partie de chasse. Et voilà que lui remonte la pitié qu'il ressentit à entendre les cris trop humains de l'animal²².

Bref, les personnages du *Cheval blême*, y compris et surtout Georges, son narrateur, sont irréductiblement complexes, et leurs motifs, en dernier ressort, demeurent indécidables, insondables. Sans doute le fond de cet ouvrage est-il fait de nihilisme et de désespoir. Sa dernière phrase est : « J'ai mon pistolet sur moi ». Elle ne signifie pas que Georges s'apprête à tuer à nouveau, mais qu'il peut *se tuer* à tout moment. Ainsi fera l'auteur, en 1925, à la Loubianka, accomplissant ce que son narrateur avait annoncé.

Mais je n'entends pas dire par là que son œuvre, pour convaincre, a besoin d'une preuve existentielle, et qu'une telle preuve lui serait fournie par ce suicide. Non, le *Cheval blême* ne se referme sur aucune vérité, même pas celle de la mort. Le roman de Savinkov n'est pas une leçon de nihilisme. Ce serait bien plutôt, pour rester dans une métaphore musicale qui rend justice au style de l'auteur, une leçon de ténèbres.

Étienne Barilier

²² *Op. cit.*, p. 39.